

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 31

Artikel: Le sonnet du gueux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207021>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

testations d'amitié; à notre retour, sept jours après, la scène se renouvella ainsi que les toasts, l'on se quitta le cœur tout réjoui, avec un air de la meilleure intelligence possible.

LES ROMANCES DE NOS GRANDS-PÈRES

Au sexe aimable.

Vous, que le ciel fit pour séduire,
Vous, qui dispensez les faveurs,
Femmes, voulez-vous sur les cœurs,
Conservé toujours votre empire ?
De l'amour, imitez les sœurs,
Sachez qu'il faut suivre leurs traces,
Et que la beauté sans les Grâces,
Serait comme un printemps sans fleurs.

Pour nous charmer, sachez encore
Cultiver d'aimables talents;
Formez-vous dans les arts charmants
Et d'Euterpe et de Terpsichore.
La beauté peut séduire un jour,
Mais le temps après lui l'entraîne;
Les talents sont la seule chaîne
Qui puisse captiver l'amour.

Sans affecter votre parure,
Que le goût sache l'embellir,
Et qu'un peu d'art vienne s'unir
Aux dons heureux de la nature.
Mais que toujours dans votre cœur
Une secrète voix rappelle
Que la parure la plus belle
Est le voile de la pudeur.

LA PATRIE VAUDOISE

Sous ce titre, un de nos journaux publiait, il y a quelques années, les lignes suivantes, signées, Ch. Vallotton.

«... Il me semble que sur l'antique colline de la Cité, mieux qu'ailleurs, les choses parlent toutes seules de la patrie vaudoise... si bien qu'on y croit deviner son génie qui plane au-dessus de la plaine, — génie silencieux, entendu pourtant de qui l'écoute.

» Il y a une âme des choses, surtout des vieilles choses... Et ce sont de vieilles choses qui donnent à la Cité son cachet : une vieille église, un vieux château, une vieille école...

» La Cathédrale, où sous la pierre dorment les évêques et dont les vitraux du cœur ont tant de fois réfléchi les rayons du soleil levant... L'ancien Château des évêques, où jadis s'écrivaient des mandements et où maintenant on s'occupe de bordereaux, de comptes et décrets... Puis l'Académie, depuis des siècles centre des lumières, phare brillant sur la colline vaudoise... ; la grande cour où chaque année le vent d'automne mène de-ci de-là les feuilles sèches et recroquevillées des tilleuls ; la longue façade impassible ; là-haut, le clocheton où depuis si longtemps sonne « la cloche de moins le quart » ; puis les auditoires, pas beaux, mais vénérables de vieillesse et de vétusté...

» Vieille église, vieux Château, vieille école... Ne vous semble-t-il pas que, réunis sur la colline, ces graves monuments parlent, quoique de pierre !

» A la Cité, presque tout d'ailleurs concorde : les rues elles-mêmes ont quelque chose de recueilli ; elles semblent presque avoir composé leur visage sur ceux qu'elles voient passer d'ordinaire : gens de bureau, gendarmes et gens d'étude...

» Sur la vieille colline, une fête à carrousels serait une profanation, mais comme la statue de Davel y sera bien chez elle et qu'une solennité patriotique y est bien à sa place ! Plusieurs ont dû se le dire tout récemment, lors de l'assermentation du Grand Conseil !

» Qu'il faisait donc beau ce jour-là ! Là-haut, au-dessus des toits, un ciel guilleret d'un bleu de printemps, où voguent tout seuls quelques petits nuages blancs. Et les cloches envoient au loin leur son grave d'airain, mettant un air de

fête, mais de fête solennelle, égayée par ce clair soleil de mars.

Entre la double ligne bleue des soldats, le cortège descend le long de la Cité-Devant. De la place du Château, on voit l'enfilade de la rue qui s'éloigne entre ses maisons claires, où domine la molasse, aux nuances hésitantes, du vert d'eau à la grisaille... Tout au fond, le profil gothique de la Cathédrale qui, sur le ciel, découpe les lignes contournées de sa haute tour sombre à clochetons...

» Oui, elle parle de la Patrie vaudoise, la vieille colline... C'est qu'elle est pleine de souvenirs, c'est aussi qu'elle est haute et qu'on y domine le pays vaudois : au pied, Lausanne « la nonchalante », puis loin la plaine vaudoise qu'on voit s'étaler montant un peu jusqu'au Jura, qui barre l'horizon, toujours drapé dans la brume lointaine. Et de la colline, on devine la vie de notre petit peuple agricole : les gens aux champs et les « chars à échelles » roulant sur les routes aux poteaux vert et blanc...

Ceux que l'on n'attendait pas. — C'était à la fin officielle de l'hiver dont nous ne pouvons avoir raison. Une dame de la « haute » décida de fermer ses salons par une grande réception.

Elle fit imprimer les invitations et pria sa demoiselle de compagnie, depuis peu de temps à son service, d'envoyer ces invitations suivant les adresses inscrites dans un carnet qu'elle lui confia.

La demoiselle de compagnie, qui ne connaissait pas encore les habitués de la maison, transcrivit donc fidèlement tout le carnet, qui, dans ses derniers feuillets, mentionnait les four-nisseurs.

En sorte qu'au jour dit, la maîtresse de la maison, ébahie, et ses invités, stupéfaits, virent arriver le boucher, le boulanger, le masseur, le couturier, le pédicure, deux cordonniers, un marchand de parapluies et le tenancier d'un bureau de placement.

DAO PAYS DAO SELAO

Un de nos plus fidèles abonnés veut bien nous adresser le morceau et la boutade que voici.

Il les a copiés à notre intention dans l'ARMANA PROUVENÇAU *per tou bel an de Diéu 1910*.

Nous en donnons la traduction, pour ceux de nos lecteurs qui ne les pourraient comprendre dans le texte original, bien qu'il y ait, comme on le verra, une certaine analogie entre celui-ci et notre patois.

Dequé s'eventara maï ?

Espritfort, l'espeditour bèn couneigu à Castèu-Reinard, disié dins lou café i païsan que l'escoutavon :

— Aro, que vèngon plus nous parla de Bon Diéu : émè la Scienci, l'ome fara tout ço que voudra. Regardas lis aeroplân, mounton pas au cèu senso escalo ?

— Es clar que, rebriqué lou maïre, se vèi à l'ouro d'iuèi de causo espetaclousa. Dequé s'eventara maï ? Figuras vous qu'à Cavaïoun, la semana passado, i avié sus lou marcat uno espèci de machino que veritablamen èro estraordinari : se iè mettié d'un bout uno brassado de fen, et de l'autre bout n'en tiravon, sabés dequé ?... un toupin de la !

— Eh ! bèn, vèsès ? cridé Espritfort. Ah ! boutas ! n'en veirès bèn d'autre !

— Soulamen, fagué lou mair, aquelo machine d'aquí, es pas la Scienci que l'a nventado : iè dison uno *vaco*.

Lou mouissau.

— Qu'ès aco, un mouissau ? — Uno causo de rènn...

— Fès n'en un, que zounzoune et que pougne tant bèn !

* * *

Traduction.

Qu'inventera-t-on encore ?

Espritfort, l'expédition bien connu à Château-Renard disait, au café, aux paysans qui l'écoutaient :

— A présent, qu'on ne vienne plus nous parler de Bon Dieu : avec la Science, l'homme fera tout ce qu'il voudra. Regardez les aéroplanes : ne montent-ils pas au ciel sans échelle ?

— C'est clair que, répliqua le maire, on voit à l'heure présente des choses épatantes. Que n'inventera-t-on pas ? Figurez-vous qu'à Cavaillon, la semaine passée, il y avait sur le marché une espèce de machine qui véritablement était extraordinaire : si on y mettait d'un bout une brassée de foin, on en tirait, de l'autre bout, savez-vous quoi ?... un *toupin* de lait !

— Eh ! bien, voyez ! s'écria Espritfort. Ah ! vous en verrez bien d'autres ?

— Seulement, fit le maire, cette machine-là ce n'est pas la Science qui l'a inventée : on l'appelle... une vache !

Le moustique.

— Qu'est-ce que c'est qu'un moustique ?

— Une chose de rien.

— Fais-en un qui *zounzoune* et qui pique si bien.

LE SONNET DU GUEUX

Saint-Amant — le saviez-vous ? — était un poète bon vivant du XVII^e siècle, qui, comme le sergent du « Chalet », chanta surtout le vin, l'amour et le tabac.

Si Saint-Amant ne fut pas un modèle, oh ! non, ce fut du moins un joyeux compagnon, qui prit gaîment la vie, insouciant du lendemain, mais incapable d'une mauvaise pensée, d'une mauvaise action à l'égard des autres hommes.

Quand, un jour, la misère le vint surprendre au milieu de ses folles orgies, voyant que tout espoir était perdu de revoir un bon temps, il mourut. Mais pour faire une fin digne de sa vie, il s'en alla au cabaret qu'il avait coutume de fréquenter et là, celui qu'on avait baptisé le « Grand goinfre », drapé dans son manteau troué, rendit l'âme.

Voici un de ses sonnets, qui aussi bien pourrait lui servir d'épithaphe.

Coucher trois dans un lit, sans feu et sans

[chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Goths,
Nous éclairent sans cesse en roulant la prune ;

Hausser notre chevet avec une escabelle ;
Être deux ans à jeun, comme les escargots ;
Rêver en grimaçant, ainsi que les magots,
Qui, baillant au soleil, se grattent sous l'aisselle.

Mettre, au lieu d'un bonnet, la coiffe d'un chapeau ;
Prendre, pour se couvrir, la frise d'un manteau,
Dont le dessus servit à nous couvrir la panse ;

Puis souffrir cent brocards d'un vieil hôte irrité,
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense :
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

UNE BONNE AFFAIRE

Un monsieur racontait l'autre jour la plaisante aventure qui lui était arrivée en chemin de fer.

« Je venais de prendre place dans mon compartiment, dit-il, lorsque, en m'asseyant, je sentis la présence d'un objet qui cédait sous mon poids. Je me relevai, je regardai et, à mon grand regret, je constatai que j'avais effondré un superbe chapeau haut-de-forme.

» J'eus beau prodiguer à la coiffe les coups de poing les plus stimulants et passer sur la soie une manche caressante, le mal était irrépara-